

VINCENT LOPEZ

# LE MAJORDOME

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523909

Dépôt légal : novembre 2025

## **Prologue**

### **Les inséparables**

À Paris, on les appelait les inséparables.

Ce surnom les amusait. Il revenait comme une ritournelle, lancé par des collègues dans un couloir, par des amis à moitié ivres dans un bar du XI<sup>e</sup>, parfois même par des inconnus croisés dans une soirée qui, le lendemain, n'existaient plus dans leurs mémoires.

On les pointait du doigt, on les associait, comme si leurs existences n'avaient plus le droit de se concevoir séparément. Pourtant, la réalité était plus subtile : elles n'étaient pas des siamoises affectives, elles n'étaient pas rivées l'une à l'autre par nécessité ou par peur du monde.

Mais il suffisait qu'elles soient dans la même pièce pour que tout devienne évident. Le silence de l'une appelait instinctivement la parole de l'autre. Leur complicité ressemblait à une partition où chaque silence était une note à part entière.

Rita, la brune aux traits fins, avait trouvé un emploi stable dans l'édition. Le mot « stable » sonnait comme une victoire pour ses parents, mais, pour elle, il ressemblait à une condamnation. Elle passait ses journées à corriger des manuscrits qu'elle ne lisait plus vraiment, à supporter des auteurs qu'elle admirait de moins en moins, à assister à des réunions où l'on parlait anglais trop lentement pour paraître intelligent.

Elle avait fini par adopter la même posture : voix posée, vocabulaire policé, sourires convenus. Dans ce monde, l'ironie était devenue une politesse. Elle portait du noir presque tous les jours – non pas par coquetterie, mais parce que cette

couleur absorbait tout, y compris ses hésitations. Elle buvait son café comme on prend un médicament : très serré, avalé en silence, une dose d'énergie pure qui la maintenait debout.

Son appartement, dans le 10<sup>e</sup> arrondissement, ressemblait à son esprit : tout y était rangé, classé, presque trop ordonné. Les livres alignés par maison d'édition, les verres par taille, les carnets par date. Même ses douleurs semblaient avoir trouvé une boîte où se cacher.

Mia, elle, vivait à rebours. Blonde au sourire facile, elle enchaînait les contrats de production, souvent précaires, parfois excitants, toujours imprévisibles. Elle se jetait dans ses projets comme dans ses amours : avec fougue, sans plan B, et la plupart du temps sans parachute.

Parfois, au milieu d'un rire, Mia se taisait d'un coup, happée par un blanc qu'elle ne commentait jamais. Rita le voyait, le notait, sans oser poser de questions.

Ses appartements n'avaient jamais d'âme : mal décorés, meublés à la va-vite, mais toujours bien situés, comme si elle refusait de s'attacher aux murs. Elle riait fort, ce rire qui résonnait dans les couloirs et agaçait les voisins, se maquillait peu, se laissait décoiffer par le vent, et perdait systématiquement ses clés.

Rita savait que ce désordre cachait autre chose. Parfois, au détour d'un verre de vin, Mia tombait dans un silence opaque, comme si une part d'elle-même s'effaçait soudain. Ces absences, Rita les avait toujours mises sur le compte de la fatigue ou de l'excès. Mais au fond, elle pressentait qu'il y avait autre chose, un secret tapi dans l'ombre.

Leurs vies commençaient à ressembler à ce que leurs mères appelaient la stabilité – ce mot ridicule, qu'elles prononçaient comme une promesse, mais qui sonnait comme un piège. Alors, un soir d'été, autour d'un verre de chianti trop vite vidé, elles avaient pris une décision sans l'annoncer vraiment.

Pas Rome. Pas Naples. Trop attendu, trop saturé de touristes. Ostuni. Une ville blanche, inconnue, silencieuse. Une destination qui ressemblait à une promesse de rupture, une page blanche.

Elles avaient réservé un séjour dans une villa reconvertie en hôtel discret, à l'écart de la vieille ville. L'adresse leur avait été soufflée par une connaissance lointaine, une recommandation vague, presque suspecte, mais qui sonnait déjà comme une invitation au trouble.

Elles n'avaient pas préparé leur voyage. Pas d'itinéraire, pas de programme culturel, pas même une liste de restaurants à tester. Juste ce besoin flou de couper, de disparaître quelques jours.

« Ce n'est pas une fuite », disaient-elles en riant, mais leurs regards trahissaient un autre aveu.



## Chapitre 1

### Celles qui se taisent

*Vendredi 25 juillet 2025, 18 h 42*

Le taxi s'éloigna dans un grondement sourd, soulevant un nuage de poussière qui retomba lentement sur la route caillouteuse. L'air vibrait encore du moteur quand le silence revint, lourd, presque hostile. Devant elles, l'allée s'étirait, bordée de murets secs qui semblaient avoir été posés pierre après pierre par des mains patientes, séculaires. Le soleil frappait, sans pitié. Chaque éclat blanc des murs, chaque reflet de calcaire aveuglait les yeux. Mais au loin, derrière la mer d'oliviers argentés, on devinait une respiration plus douce : celle de l'Adriatique, invisible encore, mais dont le souffle salé venait apaiser à peine la suffocante chaleur.

Mia descendit la première. Sa robe légère, couleur sable, collait à ses cuisses sous la moiteur du voyage. Ses lunettes de soleil mal ajustées glissèrent sur son nez, mais elle ne les remit pas en place. Elle leva les bras comme une enfant trop impatiente, comme si elle voulait étreindre tout ce paysage figé sous le soleil. Son sac, qu'elle portait en bandoulière, échappa à son épaule et tomba dans la poussière avec un bruit mat. Elle éclata de rire, insouciante.

— Regarde-moi ça, Rita ! On croirait un décor de cinéma !

Sa voix monta, claire, se perdit dans les oliviers sans écho. C'était comme parler dans une cathédrale désertée, où les mots s'éteignent aussitôt qu'ils naissent.

Rita sortit plus lentement du taxi. Elle prit soin de refermer sa veste légère, malgré la chaleur, et resserra son sac sur

son épaule. Elle observa les lieux avec une retenue instinctive. Là où Mia voyait du charme, de l'éclat et une promesse d'été, Rita percevait déjà quelque chose d'étrangement figé. Le silence des oliviers, la blancheur trop parfaite des murs, cette allée immobile comme une scène figée avant l'entrée des acteurs. Une impression la saisit, une contraction dans la poitrine, qu'elle refoula aussitôt.

— On dirait surtout un endroit où il fait cinquante degrés, souffla-t-elle en essuyant une perle de sueur sur sa tempe.

Mia éclata de rire, un rire libre, mais ce rire résonna étrangement. Pas de réponse du paysage. Pas de vibration humaine autour. Juste le chant obstiné des cigales, mécanique, comme une bande sonore trop répétitive.

Elles échangèrent un regard. Puis elles reprirent leur marche.

La villa se révéla au bout de l'allée. Ancien domaine agricole restauré, façade claire à la blancheur presque crue, volets en bois peint d'un vert pâle. L'ensemble avait quelque chose de parfait, de maîtrisé. Comme si l'on avait voulu gommer toute trace de la vie antérieure pour offrir un décor impeccable. Les pierres, pourtant anciennes, semblaient neuves. Les fissures, si elles existaient, avaient été effacées. Pas de trace d'humidité, pas de signe de vieillesse. Un silence méticuleux habitait ces murs.

Derrière la bâtisse, elles aperçurent une piscine turquoise, aux reflets d'acier liquide sous le soleil déclinant. Autour, des chaises longues parfaitement alignées, une table basse de bois clair, un parasol beige. Rien ne dépassait. Le lieu semblait avoir été arrangé pour accueillir, mais un peu trop. Comme si on attendait des invités qui ne viendraient jamais.

Mia, encore émerveillée, laissa traîner sa main sur le muret, ramassa une olive sèche tombée à ses pieds et la fit rouler entre ses doigts.

— C'est parfait, dit-elle d'un ton léger. Exactement ce qu'il nous fallait.

Rita ne répondit pas.

Un homme surgit sur le perron. Jeune, élancé, costume clair un peu trop grand pour sa silhouette mince. Ses cheveux bruns, coiffés avec soin, brillaient encore d'une humidité récente, comme s'il s'était préparé à la hâte. Son sourire était appliqué, poli jusqu'à l'excès.

— *Benvenute, signore* ! Vous êtes les Françaises ?

Il tenait ses mains jointes devant lui, avec une rigidité d'écolier récitant une leçon. Sa voix avait la fluidité de l'habitude, mais ses yeux fuyaient par moments, comme s'ils cherchaient à capter l'approbation de quelqu'un d'autre, caché derrière lui.

Mia répondit aussitôt, vive et enthousiaste :

— Oui, c'est nous ! Mia et Rita !

Rita, en retrait, se contenta d'un signe de tête.

L'homme descendit quelques marches, s'empara de leurs valises avec une politesse exagérée. Ses gestes étaient rapides, presque précipités. Comme s'il avait appris à combler chaque silence par une action.

— Je m'appelle Andrea, dit-il. Je suis le réceptionniste. La villa compte dix chambres. Cet été, seules quatre sont occupées. Ici, le calme est garanti.

Il eut un sourire qui paraissait répété, comme s'il l'avait déjà prononcé cent fois. Ses dents blanches brillaient trop.

Mia sourit en retour, amusée. Rita, elle, nota le choix des mots : *le calme est garanti*. Une promesse qui sonnait plus comme un avertissement que comme une invitation.

Elles traversèrent le hall principal.

L'air y était plus frais, chargé d'une odeur de pierre lavée et de cire ancienne. Mais derrière, plus discret, un autre parfum flottait. Un mélange de musc et de figuier. Subtil, persistant. Rita fronça les sourcils, sensible à ce détail. Elle n'en dit rien.

Le hall donnait sur une cour intérieure, carrée, pavée de pierres blondes. Une fontaine asséchée trônait au centre. Sur les murs, des pots de céramique débordaient de géraniums rouges. Mais Rita remarqua que certains étaient artificiels. Peints à la main, si habilement qu'il fallait s'en approcher pour

s'en apercevoir. Une mise en scène. Toujours cette impression de décor figé.

Et dans cette cour, une silhouette attendait déjà.

Un homme.

Il portait un costume sombre malgré la chaleur, chemise blanche impeccable. Sur la chaise à côté de lui, une paire de gants de cuir noir, soigneusement posés. Il observait sans un mot. Sa taille, sa posture, son silence imposaient. Son regard vert, limpide, qui ne cille presque jamais, semblait absorber chaque détail. Ses traits avaient la précision d'une sculpture ancienne.

Andrea s'arrêta un instant, comme s'il hésitait à parler, puis lança d'une voix plus basse :

— Voici Pablo. Le majordome.

Mia s'avança aussitôt, main tendue, sourire franc.

— Enchantée !

Pablo effleura sa main, un contact à peine esquissé, comme si la chaleur humaine lui était inutile. Ses yeux restèrent fixés sur elle une seconde de trop. Rita le nota aussitôt, et ce simple geste fit naître en elle une vigilance sourde.

Il passa entre les cyprès, réglé comme une horloge. Rita eut l'impression nette que, dans cette maison, rien n'arrivait par hasard.